

Libretto

HIPPOLYTE TAINÉ

PAR NOS VILLES
ET
NOS CAMPAGNES

Carnets de voyage

Libretto

© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-36914-577-6

AVANT-PROPOS

Les Carnets de voyage ont été écrits pendant les tournées que M. Taine fit de 1863 à 1866 comme examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. Ce sont des notes prises au jour le jour, sur de tout petits cahiers, la plupart du temps au crayon, presque toujours sans corrections ni ratures. Dans sa correspondance, il manifeste à plusieurs reprises l'intention de les publier. Il aurait sans doute, en ce cas, refondu le texte, complété son enquête et rédigé à nouveau certaines parties, comme il le fit pour les Notes sur Paris et, plus tard, pour les Notes sur l'Angleterre, tirées de carnets analogues. Entre-temps, il en choisit quelques extraits qu'on retrouve dans ses œuvres de cette époque, notamment dans le Voyage en Italie (1866), les Notes sur Paris (1867), l'article sur l'Iphigénie de Gæthe, etc.

Mais il commençait à écrire en 1867 son traité De l'intelligence, énorme travail auquel il avait pensé depuis sa sortie de l'École normale. Puis vinrent la guerre et la chute de l'Empire : du bouleversement politique et social qui suivit, sortait une France différente de celle que décrivent les Carnets. — M. Taine se consacra dès lors tout entier aux Origines de la France contemporaine, et y travailla sans trêve jusqu'à la fin de sa vie. Les petits cahiers sur la France restèrent enfouis dans ses cartons.

Le public devra replacer ces notes à leur date. En les lui présentant aujourd'hui, nous n'en changeons ni la forme ni le fond : il aurait appartenu à l'auteur seul d'entreprendre ce travail délicat.

– M. Taine nous dit lui-même : « Ordinairement, on n’a que des commencements de sensations... Pour les avoir parfaites, il faut les corriger, les compléter. » – Ce sont ces sensations imparfaites et incomplètes que le lecteur trouvera ici ; mais, telles quelles et encore enveloppées dans la gangue primitive, elles peuvent donner une idée de la qualité du métal et de la richesse du filon.

DOUAI

Promenade le soir après dîner. Voici ce qui a surnagé.

Un grand sentiment de bien-être, quelque chose de semblable à la Flandre et à l'Angleterre. Rien qui sente l'ignoble petit bourgeois prud'homme, important et tracassier des villes du centre.

Je sortais de Paris, où j'avais vu l'illumination du 15 août, le fourmillement sur les places, dans la fournaise poussiéreuse, les murs blancs, les figures actives, ravagées, les pauvres diables, servantes, ouvriers, qui venaient avaler une goutte de mauvais plaisir, faux comme du coco frelaté ; j'avais senti l'âcre odeur universelle, la sueur et la poussière humaine, l'enfer de l'activité fiévreuse, la maladie du désir inassouvi. – Ici, une chaleur moindre, et le lendemain, la pluie ; des maisons de briques à hauts toits Louis XIII, à cheminées solides et monumentales, des croisées à petits carreaux, à dômes ; rien d'improvisé, rien pour la parade, tout pour la jouissance durable. – Quelques promeneurs dans les rues ; un son de bourdon lointain ; çà et là, dans les boutiques, un marchand, une femme qui lit ou regarde, assise dans sa robe du dimanche. C'est un plaisir suffisant que de se faire belle et de se reposer. – Une propreté parfaite et souvent du goût : toujours de l'espace, de l'ampleur, rien d'étriqué. Beaucoup de maisons ont une devanture, un toit qui a son caractère ; rien de semblable à la monotonie administrative de la rue

de Rivoli. Ce sont des gens endormis, mais « cossus » et dont les grands grands-pères ont été artistes. La Scarpe plonge ses canaux dans la ville et fait de petites Venise. Des canards y nageaient paisiblement, une vieille femme les regardait de sa fenêtre, entre les pots de fleurs ; voilà une soirée de dimanche.

Beaucoup de pittoresque dans ces hauts intérieurs et dans ces vieilles maisons ; quelques-unes ont des escaliers jusque dans l'eau ; d'autres dressent leur mur à pic ; le canal tourne étrangement, dans les fonds brillent les tuiles rouges ; par une échappée, on voit un bout de jardin, un arbre vert qui rit.

Pluie le lendemain, voilà le vrai paysage du Nord, nuages blafards ou fondants, d'un blanc de neige ou d'un noir de suie, qui roulent sur des toits rouges et des masses de verdure fraîche. Sitôt que l'averse est tombée, le toit crénelé tranche sur l'air éclairci, et le rouge fort réjouit l'œil de sa belle couleur saine. Des remparts, on a vingt sujets de tableaux à la flamande. Toutes les maisons parlent : à Paris, il n'y a que des rues de commande, des décors et des hôtels garnis.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la Scarpe, dans la ville, au grand canal. La fraîcheur de l'eau me ranime toujours, surtout quand elle coule à pleins bords, quand elle est verte, avec de petites vagues mouvantes. Les murs vernis, les jolies maisons peintes, les formes capricieuses et accidentées y ondoient et s'y mirent avec une gaieté et une légèreté charmantes. Et quelle douceur pour moi, qui sors de la poussière de Paris, que cette longue rue si propre, auprès de cette eau saine, sans presque un passant, presque dans le silence !

J'aime encore mieux la Scarpe hors de la ville. Des joncs panachés, d'une fraîcheur incomparable, pullulent et bruissent dans les fossés des remparts ; la rivière tournoie, calme, avec de longues ondulations noirâtres entre deux rangs de peupliers, sous de gros bateaux pacifiques. On a fait d'elle un canal, elle le mérite, tant elle est tranquille ; au moment où nous sommes rentrés, le soleil couchant s'est dégagé, et il y

avait un flamboiement rose, comme une joie triomphante, sur toutes ces verdure attristées.

Douai est une vieille ville catholique, parlementaire, lettrée, « l'Athènes du Nord », dit-on. Beaucoup de magistrature riche, qui a de la morgue et vit chez soi confortablement, reçoit à dîner savamment. Dix ou douze personnes donnent des bals l'hiver. La basse économie ne règne pas ; plusieurs ont voiture, des terres, un luxe bien entendu. – Ils suivent les cours ; M. A... a deux ou trois cents auditeurs l'hiver et cent l'été.

J'ai retrouvé plusieurs anciens camarades. X... d'abord : une maison entière avec jardin, porte sur la Scarpe, communs, pour douze cents francs. Sa femme est une Bordelaise ; ils se sont mariés par goût ; elle est tombée malade et s'est guérie deux fois plus vite en obtenant de l'épouser au sortir du lit. Elle nous reçoit en tablier de couleur, sortant de sa cuisine. Facilité de parole méridionale. « Je m'occupe de mon intérieur, mon mari m'en gronde, alors je lui répons qu'il aime bien qu'un plat soit bien fait. Il voudrait que j'aille dans le monde ; je n'y suis pas encore allée depuis trois ans, cela m'ennuie, et on a tant à faire chez soi, avec deux enfants ! » Elle a eu un chagrin en arrivant : l'étage est haut, ses rideaux étaient trop petits, et il a fallu tout refaire. – « Oh ! il n'ira pas à Paris, j'y mettrai opposition : nous y serions trop malaisés, nous resterons ici. » – Il y a beaucoup de ces ménagères en province ; elles n'osent pas dire grand'chose et sont gênées à table ; le monde les embarrasse, elles n'y vont pas. Telle d'entre elles avec six mille francs de rente, a trois enfants, les nourrit, n'a qu'une bonne, passe une partie de la journée à la cuisine. Selon mes amis, elles sont toutes pot-au-feu à l'excès, sauf quelques-unes qui exprès se posent en femmes à la mode, en Parisiennes. La provinciale, très fréquemment, trouve son emploi et la dépense complète de ses facultés

dans l'aiguille, les raccommodages et le gouvernement de son ménage.

La vie est à bon marché et pas surmenée. Avec six mille francs, une famille est fort à son aise. Avec douze mille, on peut avoir un cheval et une petite voiture ; beaucoup de gens se reposent avec deux ou trois mille francs de revenus.

Les gens officiels sont corrects et plaisants ; le doyen, qui est toujours en cravate blanche, saluant et souriant, part comme une mécanique de compliments à jet continu et à volonté ; il fait un cours d'histoire anodin, où les pères et les mères amènent leurs filles. C'est un complément d'éducation ; le professeur glisse sur les endroits scabreux. – B..., le philosophe, n'a que vingt auditeurs, et a été semoncé d'en haut, pour avoir dit que les stoïciens avaient une belle morale ! – Point d'élèves ni de travailleurs sérieux. La bonne compagnie vient dans ces cours de faculté, par convenance et pour occuper une heure. Ils ont surtout des magistrats, des officiers et des fonctionnaires en retraite. Une faculté est un casino littéraire, une sorte de petite Provence intellectuelle où l'on vient tiédir doucement et s'éteindre.

Beau et vaste collège, aéré, sain, bien arrangé, pourvu d'arbres et de larges cours ; mais les élèves ont toujours cet air étriqué et honteux que donnent la claustration et la contrainte. – J'ai visité le collège anglais, c'est l'ancien collège qui envoyait des missionnaires et des martyrs catholiques en Angleterre. Énorme aussi, mais les salles d'étude sont mesquines. Ce sont nos vieux et sales pupitres d'autrefois. De même les dortoirs. Nouvelle chapelle, l'ancienne fresque et tout le dedans ont été détruits en 1789. Restent quelques tableaux, des portraits ; l'un surtout du cardinal Allen, pâle figure ravagée, amincie, avec une fine barbe blanche, comme celle de Richelieu, et les honnêtes têtes sérieuses, décidées, étroites, de martyrs et docteurs du XVI^e et du XVII^e siècle. Tous les frères sont anglais, les élèves aussi, sauf sept ou huit petits

Français. Bonne bibliothèque ; j'y ai vu Érasme et Voltaire. – Ces grands édifices, comme l'abbaye de Senones, donnent l'idée d'une vie plus terne, plus monumentale, plus sereine ; c'est l'ancienne vie des corporations, des gens cloîtrés volontairement, des travailleurs patients, calmes, désintéressés, bien différents de notre personnalité et de notre fièvre.

Grande influence cléricale ici ; sur les riches d'abord : « Sans la religion où irions-nous ? » En effet, c'est une gendarmerie intellectuelle. Puis sur le peuple : le curé va chez les paysans pendant que le mari est à l'ouvrage : « Eh bien, ma bonne femme, vous voulez donc la destruction de notre sainte religion et la ruine de notre Saint Père le pape ? – Oh, monsieur le doyen ! – Alors, pourquoi votez-vous pour un tel ? – Dame, c'est que le maire nous a donné un billet. – C'est un mauvais billet. – Ah bien, si c'est cela, le voilà, monsieur le doyen, le voilà ; donnez-nous-en vite un autre. Je ne veux pas la destruction de notre sainte religion, et j'obligerai bien mon mari à voter avec votre bon billet. » – Et le mari vote !

Les paysans des environs, les ouvriers sont dociles, sensés, travaillent d'une façon suivie, ne sont pas difficiles à mener. Tout autres sont les Picards qui, mécontents d'un maître, peuvent fort bien lui donner un coup de couteau. – Ceux-ci sont flamands de fond, se moquent fort des Flamands. Ils veulent être *franchais* à toute force. – Aptitude à l'association ; sociétés volontaires pour la musique, l'arbalète, l'arc, etc. Patience pour apprendre toutes ces choses. Grossièreté native ; ils boivent ; les femmes se donnent sans honte ni difficulté. Presque aucun d'eux ne se marie « sans avoir connu sa femme ». Ils trouvent ennuyeux d'épouser une femme qu'ils n'ont point éprouvée. Mais d'ordinaire, au premier enfant, ils épousent ; manquer au mariage serait mal vu.

J'ai retrouvé dans les rues beaucoup de vraies figures flamandes : grand nez, joues creuses, maxillaires et pommettes saillants, teint de pomme de terre, cheveux roux,

yeux pâles ; une ou deux filles fraîches comme des Rubens. – Quelques restes des anciennes dominations, un clocher flamand espagnol, carré, à quatre tourelles rondes collantes, avec le plus étrange chapeau chinois de colifichets et petites coupoles superposées en plomb, et un lion debout au sommet. – Un musée collectionné par un médecin assez pauvre, M. Escallier : quelques bons tableaux flamands de deuxième ordre, des esquisses, des patineurs d'un vrai mouvement, un beau dos de femme. – À Sainte-Marie, une *Sainteté*, par un élève d'Hemling, bien faible à côté de son maître ; cependant, le sentiment est le même, mystique, résigné. – Le musée de la ville est le plus étrange capharnaüm d'affectation moderne, de copies, de bric-à-brac de toutes les peintures, avec un bon portrait du temps de Van Dyck et quelques flamands à peu près authentiques, éclaboussures d'un beau jet d'eau recueilli ailleurs.

Visite à la sucrerie de R...

Terre plate, marécageuse, il a fallu faire des canaux d'écoulement. Ce sont bien les Pays-Bas ; tout vient de là, moral et physique. Le pays manque de pente ; beaucoup de marais sont restés ; on voit, çà et là, au milieu des champs de betteraves et de blé, leurs grandes flaques tranquilles, miroitantes, bordées de joncs panachés qui bruissent.

Deux journées de pluie ont couvert le pays d'eau ; la terre n'a pu tout boire ; la Scarpe est plus haute que le sol, il faut aller conduire bien loin au-dessous les canaux d'épuisement.

La ville était triste ce matin, la campagne l'est aussi ; il pleut trop, l'averse roule dans l'air, blafarde et mollasse, tout suinte ou dégoutte ; l'horizon disparaît, les pieds clapotent. – Mais il y a des demi-sourires de soleil délicieux, des pluies dorées de rayons noyés dans la brume fondante, des délicatesses de femme dans les teintes de la verdure pleurante et égayée.

Tout est paysage ; des fenêtres de la fabrique et de la

maison, de la voiture à chaque tournant de la route, on pourrait copier un point de vue : les hauts toits pointus des maisons, les peupliers jetés çà et là, les raies basses d'arbres à l'horizon, le grand ciel ouvert peuplé de nuages, un groupe d'enfants pieds nus qui montent sur un tronc d'arbre abattu, une troupe de paysans sur un pont. Je crois que la cause en est que le pays a un caractère tranché ; tout s'y tient et fait masse.

Les gens sont vraiment flamands. Ils fument en travaillant, en voiturant ; ils chargent des sacs avec une pipe longue d'un pied à la bouche. Il faut leur accorder par jour une demi-heure de pipe. Ils s'asseyent demi-nus, en rangs, dans la vapeur tiède, et là, fument ; le dimanche, ils boivent quinze à seize chopes de bière avec eau-de-vie.

Les paysans ont tous assez de terre pour faire leur provision de pommes de terre, un cheval ou un mulet, au moins un âne. Ils travaillent à la sucrerie de septembre à janvier ; les paysans aisés eux-mêmes viennent travailler. Ils sont réguliers, faciles à conduire, de sang-froid pour manier les machines. La machine a besoin de l'ouvrier du Nord et non de l'improvisateur fantaisiste du Midi.

La vie est sévère pour le jeune directeur, intelligent, joli garçon, décidé. Toute la journée, des cuves à mélasse, des marchés, des faces couleur de navet, des pieds nus qui pataugent entre les machines, et le soir, le tête-à-tête avec ses quatre murs, dans une maison de briques, avec un jardin de six pieds. Il faut se marier, avoir des enfants dans ce pays-là.

Point de plaisirs fins pour les jeunes gens du monde. Ils vont là où le vieux Caton envoyait les jeunes Romains. Arrivés à un certain âge, le père s'ennuie de les voir oisifs et les marie : on choisit la fille riche et bien apparentée, le jeune homme se laisse faire. Assez de régularité, mais l'inconvénient des cercles, pour les jeunes gens, c'est qu'ils s'y grisent. C'est tout à fait la nature germanique du Nord, flamande et anglaise.

T... me disait : « La première chose qu'on se dit à Paris, le travail fini, à six heures du soir, c'est : à quoi allons-nous nous amuser ? Je n'ai vu cela qu'à Paris. » Il a raison. – En Belgique, on a la femme légitime avec quantité d'enfants ; puis la maîtresse, petite fille rangée chez qui on déjeune et qui a aussi des enfants, puis les passades. – L'Anglais qui a travaillé, mange, va boire, devient rouge, puis triste ou brail-lard, se rue sur un plaisir brutal et se sent l'envie de jurer et boxer. Puis il dort, cuve son vin : le matin, il se lave la face à l'eau chaude, le corps à l'eau froide, se brosse les favoris, met une cravate blanche et se rend à ses affaires avec un air digne d'enterrement. – Je crois que le Français, le latin, le méridional seul, met de l'art, de la poésie ou de la finesse dans son plaisir. L'autre est purement brute ou vertueux.

LE MANS

Retour de Douai. – Vers Arras, à l’horizon, on voit une tour charmante, probablement celle de l’hôtel de ville. Je sais qu’il y a dans toutes ces villes flamandes des chefs-d’œuvre d’orfèvrerie architecturale, comme à Bruges, Bruxelles, etc. Voyez leurs verres à boire : ils sont artistes par le sentiment de la forme, de la couleur, et par la musique.

Après Amiens, il y a un grand espace fort laid, la Picardie, grise et tondue ; les moissons ont été enlevées ; pas un arbre, pas d’eau, des tranchées crayeuses. Puis recommencent le climat et le sol parisiens, si distincts ; je les ai retrouvés le lendemain jusqu’à la Beauce. Quelque chose de fin, de gracieux, aucun grand caractère, mais des bouquets de verdure, de jolies rivières, un agréable mélange de cultures diverses, des villages bien posés.

Vers Le Mans et un peu avant, tout change. Le pâturage commence : les prés, comme en Normandie, sont entourés de hautes haies vives, pleines de grands arbres, chaque pré est ainsi dans son cadre ; les routes serpentent, bordées d’un fourré épais, plus basses que les terres, ravinées l’hiver par la pluie. Ce vert vivant, dans le beau soleil, est charmant ; on se sent une autre âme qu’en Flandre.

Le Mans est fort laid. Même contraste que dans tout le centre entre le pays et les habitants. Quelques restes

d'antiquité font plaisir ; une promenade de vieux arbres, çà et là une grosse charmille qui bombe, une église à deux clochers ardoisés, simple et grave comme une religieuse. Mais partout éclatent la négligence, les disparates, le manque de soin ; on sent l'État politique qui plaque l'Administration sur la ville, comme une dent postiche dans un alvéole vide. Nul caractère dans les rues ni dans les bâtiments ; du plâtre et du moellon, des niches parées ou mal soignées à l'usage de richards bêtes ou de prud'hommes retraités ; des rues macadamisées, puis d'autres rues pavées de cailloux pointus ; une large place non pavée, poudreuse, biscornue, en pente irrégulière, et dans un coin, une vingtaine de mauvais chevaux qu'on vend et qu'on fait courir ; au centre, deux vaches qui attendent.

On sent dans quelques boutiques l'effort du marchand qui fait de la réclame, qui étale les nouveautés parisiennes. Un libraire affiche le portrait de Mgr X..., figure rosée, ronde, à lunettes, comme d'un souriant potiche chinois. – Cet homme-là a dîné, dormi les mains sur son ventre, donné la bénédiction en faisant de jolis doigts et souri avec un air de Saint-Esprit aux compliments et aux empressements de ses dévotes. – J'ai vu quelques dames en petits chapeaux et robes fraîches, sortir d'une boutique, relevant la tête comme des paons heureux ; la toilette est la seule chose où le génie national trouve ici son développement. – À côté, nous avons traversé le marché, un gros pâté rond, bas, vulgaire, empli de boutiques à vingt sous et de paysans qui viennent le fournir.

Comme on sent bien, par une seule de ces promenades, l'état social de la France ! Comme tout le corps de la nation est bas, encore voisin des serfs et des bourgeois du Moyen Âge, avec les fonctionnaires en guise de nobles ! Ces fonctionnaires, sans les consulter et d'en haut, leur fournissent des marchés, des collèges, des tribunaux, mettent le holà. En

somme, la masse a ce qu'elle veut : la petite vie bourgeoise et la faculté de vendre son blé, sa récolte, comme elle l'entend.

J'ai pensé à cela depuis que je fais ce nouveau métier. En somme, sauf la friponnerie naturelle et les grandes filouteries en haut lieu, bref, en défalquant les Rastignac et en ne prenant les choses qu'en gros, ce pays-ci a atteint un haut degré de justice et de bien-être. L'égalité y est pratiquée ; il n'y a pas de faveurs, même envers les très nobles et les très riches ; on juge abstraitement et sans savoir les noms. Le trait le plus saillant et qui produit le plus de bien comme aussi le plus de mal, est celui-ci : le constructeur de la France semble s'être dit qu'il y a un certain nombre de bonnes choses et qu'il faut que chacun en ait un morceau ; que nul n'ait un très gros morceau, mais presque tous un petit ou un médiocre. Les généraux de division, évêques, proviseurs, recteurs, directeurs, etc., arrivent à quinze mille francs ou environ. Les petits traitements de mille deux cents à trois mille francs foisonnent. Chacun avance un peu tous les trois ou six ans ; augmentation de cent, de cinq cents francs, une croix de chevalier, puis d'officier. On s'occupe d'eux dans leur vieillesse par les retraites et les pensions de veuves ; dans la vie, il y a l'avancement graduel, chacun aperçoit à peu près où il en sera dans vingt ans ; les grandes injustices flagrantes sont presque impossibles. Beaucoup de petites gênes, mécontentements, envies, espérances, dépenses, économies, mais point de désespoirs éclatants. C'est la vie rationnée ; chacun se serre le ventre et attend en grognant quelque peu.

Ici le professeur de mathématiques spéciales a quatre mille francs. On commence par mille huit cents francs, on fait huit classes par semaine, on met dix ans pour arriver à quatre mille. Ce qui vous soutient, c'est l'honorabilité de la position, l'engrenage, la crainte de rendre son passé inutile, l'espoir d'un petit changement avantageux. Il y a des gens grincheux ou qui se croient opprimés, comme le lieutenant

qui enseigne la natation, l'escrime et la gymnastique ; mais ils n'espèrent pas briser l'énorme roue, elle est la France même. En somme, il faut un parti pris dans l'État, comme dans l'art ; celui-ci est un des bons, quoiqu'il ne soit qu'à demi bon : supprimer les grandes vies, les visées longues, toute hérédité et aristocratie, partager tout, produire une quantité de demi-culture et de demi-bien-être, faire quinze ou vingt millions d'individus passablement heureux, les protéger, les rétrécir, les discipliner et au besoin les lancer en corps.

LA FLÈCHE

Depuis Le Mans, le pays est charmant, je suis venu de Noyen à La Flèche sur l'impériale de la diligence, parmi toutes sortes de verdure en bouquets, d'arbres épanouis, silencieux dans le calme du soir. Ici, sur le Loir, commencent les paysages de Touraine, le sourire voluptueux, la tiède caresse du climat tant aimé des Valois, les rivières tranquilles, si lentes sur leur sable, épandues, dormantes entre leurs herbes, avec des tortillons et des frétillements dans les remous. La rivière s'étale vers le pont, près d'un haut moulin qui a l'air d'une tour ; sous le doux soleil, il n'y a pas de glace plus souriante. Des feuillages légers, des peupliers aux feuilles déjà rares, tremblent en face, dans la large plaine unie et verte ; on voit le bleu lumineux, la poudre diamantée de l'air entre les minces branches ; la verdure n'a que des tons doux ; la rivière la nourrit, mais le soleil la brunit ou la dore ; les yeux se reposent sur ce coloris fondu, on est bien, on regarde l'eau miroiter, on trouve que la vie est accueillante et bonne. À La Flèche, le paysage est flamand, avec un autre soleil. Dans une plaine basse, unie, une rivière traînante, avec des îles ; partout la prairie et des haies dispersées de peupliers. L'hiver, elle déborde. – Mais comme le soleil change tout ! Quel air de sérénité et de grâce heureuse ! L'eau est claire et sous le ciel ondoie, se plisse avec des treillis d'un azur admirable. Bleu lumineux, riant, dans un cadre d'un vert doux, et des nuages au-dessus,

comme des duvets de cygne. Les rives basses se perdent et ne font qu'une petite bordure. Le ciel a toute l'ampleur de sa voûte et j'y trouve enfin la vraie lumière, l'éclat velouté du Midi. Cela fait penser au lapis-lazuli, aux pierres précieuses.

J'ai passé deux soirées assis sur une poutre en face du port. La rivière s'étale dans un large carré de pierres, avec une petite écluse murmurante. Deux ou trois hauts bâtiments sont plantés au milieu ; ce sont des tanneries.

Impossible de rendre la grâce, le calme, la douceur charmante de ce paysage. Il faudrait ici un Decamps ou un Corot. Le ciel est ouvert et en courbe douce comme une coquille nacrée, luisante ; la large nappe d'eau renvoie sa lumière ; les deux clartés qui se rencontrent nagent indistinctement dans la brume délicate qui transpire. Cela fait un voile aérien, transparent, qui amollit tous les contours ; les arbres légers, les peupliers lointains deviennent vaporeux, on dirait des ombres heureuses qui flottent entre l'être et le néant, mollement, amoureusement, aussi promptes à s'évanouir qu'à reparaître. Point de couleurs, les hauts bâtiments allongent sur l'eau leurs ombres noires. Tout à l'entour ruissellent et tremblent des clartés blanches ; la lune danse sur l'eau, et les petits flots jouent languissamment ou bruissent.

La Flèche est une ville de huit ou dix mille âmes ; petits pavés pointus, rues étroites, une vraie ville de province ; d'un côté, une belle rue moderne, de l'autre, un petit quartier de pauvres diables ; des maisons d'un étage comme en Angleterre. Une maison pour famille entière, avec jardin, coûte trois cents francs par an.

L'ornement de la ville, c'est le prytanée ; quatre cents élèves, tous boursiers sauf vingt ; un général commandant, etc. Les bâtiments et jardins occupent quatre hectares, c'est l'ancien collège des jésuites, fondé par Henri IV. Cela est monumental ; les gens du XVI^e siècle avaient besoin de plus d'espace que nous pour respirer et remuer. Énorme construction carrée

enfermant une vaste cour verte ; sur les côtés, toutes sortes de cours et bâtiments accessoires. Derrière, un très large parc avec des charmilles et des fleurs, une vasque verdâtre et un jet d'eau, une haute futaie de gros arbres, de grands fossés comme pour un château. La pierre, l'espace et les arbres ont été prodigués. La main-d'œuvre, alors, et le terrain ne coûtaient pas grand'chose. Ces vastes cours, ces constructions régulières, hautes, symétriques, ce grand promenoir à arcades, l'église avec sa haute tour droite et son chevet aigu, font plaisir au sortir de la ville. Cela est noble, large, et fait contraste avec la basse petite vie bourgeoise qui transpire à travers les façades bossues et les formes étriquées des maisons. – On prétend que je suis aristocrate ; il y a cela de vrai qu'il me semble odieux de vivre sans ces choses grandes et belles.

Bon tableau ou presque bon dans l'église, sur les Macchabées. Pas d'images ni de poupées, haute nef ; c'est le style jésuite, guirlandes, consoles enrubannées ; mais là ce style affecté devient beau par contraste.

On s'imagine que tout est calme ici, heureux à la flamande ! De près, c'est comme un verre d'eau vu au microscope, avec des animalcules affreux qui se dévorent. X... y est venu fort jeune ; il a acheté un jardin avec une petite maison de deux pièces dans les quartiers ouvriers, et y vit comme les artistes de Fontainebleau entre son enfant et sa femme. Il avait un logement au prytanée, il l'a quitté à cause de la gêne et de l'obligation de s'habiller. « On ne rencontrait que crinolines et habits neufs dans le parc. » – Il paraît que la crinoline et l'ajustement tournent la tête de toutes les femmes ; les maris ont des appointements de dix-huit cents, deux mille, trois mille cinq cents francs ; un seul a quatre mille francs ; on doit rogner sur le bœuf et le potage pour fournir aux rubans. – Il faut voir les têtes des vieux professeurs ! Mais songez aux misères universitaires. Souvent, ces têtes ne sont si ridicules que parce qu'elles ont subi une longue averse de malheurs.

Un trait curieux, qui marque l'engourdissement de la province, c'est l'engourdissement des élèves eux-mêmes. Ils sont ternes, n'ont pas l'air de sentir, ne se secouent pas au tableau. X..., qui est de bon sens et judicieux, me cite un nouveau venu arrivant de Paris, qui au tableau s'agite, se disculpe, dit : « C'est singulier, je suis tout incapable aujourd'hui. » Bref, il se défend tout en faisant le modeste en public. C'est qu'à Paris l'amour-propre est un grand excitateur.

SOLESMES

En voiture particulière par la pluie, de La Flèche à Sablé. Pays bien vert ; les arbres sous la pluie m'ont toujours touché. Ils vivent et verdoyent.

De Sablé nous allons à Solesmes, pour voir l'abbaye des bénédictins. Quelques-uns sont instruits, entre autres dom Guéranger, ami de M. Veillot. Celui qui nous introduit nous dit qu'il s'occupe des saints de l'Anjou, des antiquités du Mans. – Assez médiocre bibliothèque ; ils ont l'abbé Migne, édition des Pères de l'Église. Cinq ou six travaillent, sur soixante.

Très jolie maison, semblable à l'habitation d'un homme qui aurait trente mille livres de rente. Elle est sur le bord de la Sarthe, à cinquante pieds au-dessus, avec une terrasse bordée de murs, un large promenoir sous une charmille à gauche, de belles fleurs, des vignes, des glycines grimpantes le long de la maison, un beau figuier. Beaucoup de goût, de jolis arrangements et encadrements de verdure. Sur la droite, vue admirable : la Sarthe tourne et disparaît sous des massifs d'arbres, dans un lointain vert indistinct. Les bénédictins ont bâti une haute tourelle coquette, à plusieurs étages, terminée par des créneaux ; ils y logent leurs hôtes. Ils disent qu'ils l'ont construite en 1848 pour occuper les ouvriers ; ils y avaient dernièrement vingt-deux hôtes. Le frère qui nous accompagne a des façons d'homme du monde. « Si vous voulez

nous faire l'honneur de partager notre dîner »... En somme, ce ne sont pas des ascètes.

Il nous conduit dans le promenoir, sous des arcades blanches à la chaux ; on tourne ainsi autour d'un massif de verdure. Çà et là, on rencontre des pères, presque tous lisant, quelques-uns d'une belle figure maigre et pâle. – Point cafards, un seul salut m'a choqué : celui d'une bande de novices, sur la route.

Réfectoire tout lambrissé de bois noir, au centre une lampe de cuivre ; par les fenêtres ouvertes, on voit le charmant paysage. Ils ont du cidre et du vin : ce goût, ce bien-être, ces études me font penser à l'ancienne abbaye près de Senones. – En somme, cette vie est aussi tolérable que celle d'un soldat, d'un marin ; la discipline et l'habitude suffisent à l'homme. Cela fait un monde réduit, avec des chefs, sous-chefs, dans une clôture donnée, toutes les heures réglées – et un soupierail pour les âmes rêveuses du côté de Dieu.

Le couvent est joli de l'extérieur, avec son haut clocher arrondi, grisâtre ; mais tout l'intérêt est dans la chapelle : chapelle étroite, avec une crypte ; au fond, le chœur avec ses vitraux, tout lambrissé de bois sombre ; plusieurs moines dans leurs stalles, lisant d'un air absorbé. Quelques têtes sculptées, raides, avec un commencement d'expression, du temps de Louis XI.

Le corps de l'église est occupé à droite et à gauche par un grand monument de sculpture, très belle et très ancienne œuvre, exécutée, dit-on, par des artistes italiens, commencée en 1496, finie en 1553 (ces dates sont dans les moulures). Les figures sont grandes comme nature. – À droite, le Christ au tombeau ; le caractère du Moyen Âge subsiste encore presque en entier. L'ogive, les arceaux réunis en gerbe, les dentelures, les figurines grotesques, un diable, un Triboulet dans les encadrements, indiquent assez la date. La Renaissance commence à peine ; le beau est encore presque inconnu. Figures réelles,

prises sur le vif, l'artiste est encore servile ; mais comme il a observé la nature et qu'il sait bien ! – À gauche, l'ensevelissement de la Vierge. Elle est admirable de piété, de calme ; les mains sont croisées si doucement ; la mort ne l'a pas encore raidie, on sent que ses mains pendent à demi. Elle est dans un linceul blanc, que deux personnages soutiennent par les deux bouts ; même idée là-bas, pour le Christ ; les autres hommes et femmes, debout ou penchés, peuvent faire groupe autour de ce centre. Encore un peu textuel, minutieux et raide ; les corps semblent trop courts ; ils ont l'air tassés dans une cave. Mais il y a déjà de belles têtes énergiques et nobles, et quel grand cœur tendre que celui qui a trouvé l'expression et la pose de la Vierge !

Trois autres sujets, avec quantité de figures ; cela fait monument ; il y a des colonnes, des niches à coquilles, une architecture décorative ; toutes les marques de la Renaissance. – Tête charmante de la femme qui foule le dragon, en face de la fenêtre. – Mais, ce qui m'a frappé le plus, c'est la Vierge et saint Joseph, retrouvant Jésus parmi les docteurs. Saint Joseph est le plus vif et le plus fin des paysans italiens ; la Vierge a une expression de jeune fille mignonne et pourtant décidée ; le couple est charmant et les poses sont prises au vol. Le petit Jésus est un bambino un peu gras, à grosses joues ; cette sincérité de l'art qui ignore la règle, le convenu et prend la vérité sur le vif, fait un plaisir extrême ; ces gens inventaient tout, ils ont vécu ; probablement une famille, une sorte d'école tout entière a déposé, imprimé là toute sa pensée, toute son âme. – Les docteurs, habillés à la façon du xvi^e siècle, sont vrais comme des têtes d'Albert Dürer, mais plus beaux. Ce sont, dit-on, les portraits des hérétiques du temps. L'un d'eux, colérique et sanguin, ressemble à Luther. Tous sont des types réels, audacieusement copiés, et avec un fini ! Ce réel étonne et choque un peu en sculpture, mais finit par charmer. – Je me rappelle surtout l'air scandalisé,

demi-irrité du premier docteur, homme solide et énergique, qui, son livre à la main, redresse la tête sur le premier plan.

Bas-relief représentant le massacre des Innocents. La femme qui cache son enfant dans ses bras est copiée de Raphaël, mais plus massive, presque brutale.

On voit là toute l'aurore de l'art.

Quantité de paysans et de petits bourgeois au Mans, à Noyen, à Sablé, etc. Mon impression est toujours que la France est organisée en faveur de cette classe-là, et c'est un triste produit.

Une société est comme un grand jardin : on l'aménage pour lui faire rendre des pêches, des oranges, ou des carottes et des choux. La nôtre est tout aménagée en faveur des choux et des carottes. L'idéal, c'est que le paysan puisse manger de la viande et que mon cordonnier, ayant amassé trois mille francs de rente, puisse envoyer son fils à l'école de droit. Mais les hommes distingués n'atteignent rien d'éminent ; tout au plus une croix, une retraite maigre ; leur traitement les empêche juste de mourir de faim. Le colonel L..., entré à seize ans à l'École polytechnique, sorti le second, ayant servi quarante-quatre ans, a quatre mille francs de pension ! Mettez un pareil homme en Angleterre ! – De même le général C..., les gens de l'Institut, etc.

Partant, tout est viager ; impossible de rien fonder de grand, d'avoir une famille qui vous continue. – Partant, tout est au concours ; nous arrivons à des mœurs chinoises. Nous nous préparons à des examens, nous passons des examens et nous entrons dans la filière. L'effet de ces mœurs, c'est l'étude mécanique ou exagérée, la vie de collège, la journée passée sur un pupitre, l'ennui, l'attente, l'intrigue, l'étroitesse des vues, le caractère de l'employé.

Et le concours est nécessaire. Quel autre moyen de choisir entre les prétendants ? Ce n'est pas que tout ce qu'on leur demande d'apprendre soit indispensable ou même utile pour leur état, mais c'est un *test*, un moyen d'ôter l'apparence de l'injustice. Les vraies études, les grandes études désintéressées y périssent. Les postulants bourrent leur mémoire, se mettent dans des pensions préparatoires, se réduisent à l'état de candidats et de bacheliers. À l'agrégation d'histoire, un candidat a fait l'histoire ancienne et moderne de cent cinquante îles de la Méditerranée ; un autre, douze pages sur le concile de Florence avec citation des calembours latins du temps. Ce candidat-merveille est resté un homme de sixième ordre. Voilà les fruits du concours : des médiocrités et des monstruosité.

On vient d'en établir un nouveau pour les télégraphes. Impossible de choisir sans cela, et il y a déjà tant de mécontents !

DU MANS À RENNES

Rien de grand, mais un des plus agréables pays que j'aie traversés.

Tout est vert ; presque point de blé, deux ou trois champs de sarrasin ; le reste est en pâturages, chaque pré entouré d'une haie vive, large, pleine de chênes. Ces chênes sont humectés par des pluies incessantes. Il pleut à Rennes de deux jours l'un. Si loin qu'on aperçoive, toujours reparaît le même spectacle, des petits coteaux verts ondulant avec ces bouquets de chênes si vivants, si frais, au feuillage lustré, luisant, qui réjouit l'œil comme un beau son clair réjouit l'oreille. Parfois le terrain est argileux et l'eau stagne. Alors des bandes vertes d'un éclat inexprimable sillonnent le pré de leur émeraude ; des flaques d'eau immobile luisent entre les joncs et les prèles. Çà et là un ou deux étangs qui, sous un vent faible, développent incessamment le bataillon mouvant de leurs plissures ; cette grande tache noir et brun, avec son ondulation tranquille, est étrange et surprenante ; une mouette y vole lentement, ramant de ses grandes ailes crochues, comme à la mer.

Pendant tout le voyage, les grands nuages charbonneux, chargés d'eau, voguaient lourdement ou fondaient sur les têtes vertes des chênes.

RENNES

Belles grandes rues monumentales au centre, pavés et trottoirs en granit ; mais rien pour le goût. La ville a été brûlée au XVIII^e siècle ; la cathédrale, à colonnes superposées en consoles, n'a rien d'intéressant au-dehors, et au-dedans elle est toute blanche et plate ; c'est le plus vilain édifice que j'aie vu.

Çà et là, hors des grandes rues et dans les faubourgs, subsiste le pavé pointu, exécrable, qui blesse les pieds ; ce sont des pierres de toutes formes serrées au hasard. Les maisons sont misérables ; on sent là le reste du Moyen Âge. Elles sont bâties en bois et mortier : demi-ventruées et bossuées, protégées par une espèce de cuirasse lézardée en vieilles ardoises ébréchées, salies, branlantes. Impossible d'énumérer les formes ; c'est le pêle-mêle le plus bizarre ; quelques-unes ont une sorte de chapeau pointu comme au XV^e siècle ; d'autres se dressent en tourelles, d'autres sont courtes et écrasées ; elles se présentent de face, de flanc, de toutes façons. Partout la petite fenêtre à guillotine, à petits carreaux sales ; pour s'abriter de la pluie, les plus hautes ont une sorte de paravent en ardoises qui avance, soutenu par deux poutres. On aperçoit des escaliers vermoulus, obscurs, d'où sortent de mauvaises odeurs ; par la pluie et sous les grands nuages, cela fournirait des motifs à un peintre.

Quelques traces de piété lourde et de recrudescence catholique ; une énorme croix de bronze portée sur une boule

dorée, avec un gros piédestal de granit, élevée en 1817 ; un mandement emphatique sur la dégénérescence des caractères et la noblesse du Breton ; ces gémissements d'évêque qui foudroie la civilisation moderne, finissent par la permission de manger des œufs.

Foi profonde, attention, recueillement extrême dans les gens agenouillés ; des femmes se confessent ; parmi elles, une espèce de cloporte, à genoux, égrène son chapelet. Il y avait une paysanne prosternée devant cette grosse croix, sur la place. – Pays catholique, non pas machinalement, mais avec passion. Je suis allé aujourd'hui à la sortie de la messe et des vêpres et j'ai regardé les figures : de vieux paysans, à genoux sur le pavé, un chapelet entre les mains, comptant les grains, le corps penché en avant dans la position la plus incommode, sont comme absorbés. Les yeux ne remuent pas ; il n'y a pas un mouvement dans un seul des plis de la figure. – Beaucoup de femmes, des servantes, des filles de la campagne, une ou deux religieuses. Les figures et les expressions ressemblent à celles des saints du Moyen Âge, dans leur niche de cathédrale. Rien de véhément, d'ardent ; seulement, ils ont l'air pris tout entiers ; c'est la plénitude de la croyance et de l'attente, comme si on les menait chez l'Empereur, aux Tuileries, parmi les dorures, et qu'un chambellan leur ait dit : « À genoux et ne bougez pas. » – La religion ainsi entendue est-elle autre chose qu'une crainte plus forte ? L'idée de la justice absolue entre-t-elle dans ces esprits-là ?

Près du Thabor, grande chapelle ; la Vierge est sur l'autel avec l'enfant Jésus, tous deux couronnés ; elle est vraiment la reine et la déesse. Parfois il semble que le catholicisme soit un polythéisme retourné, dans lequel, au lieu d'êtres forts, on adore des êtres malheureux et tendres.

Peu à peu le type se dégage ; il y en a un, visible surtout chez les paysannes, les petites filles, les jeunes filles au marché. Point de beauté régulière, de santé ni de belles

pousses ; quelque chose de grêle, de souffreteux, de pâlot, d'un peu écrasé. – Mais dans plusieurs jeunes filles, cela produit des expressions admirables. La virginité parfaite, celle des sens et de l'âme, une sensibilité exquise, une délicatesse charmante, prête à souffrir par son trop-plein, une suavité étrange. On pense à ce mot indien : « Ne frappez pas une femme, fût-ce avec une fleur. » La beauté est en dedans, l'âme semble refoulée, résignée, toute frêle, d'une douceur infinie. J'ai vu une fiancée avec son promis et sa famille, le premier jour, en montant au parc. Un bonnet à tuyaux avec des ailes raides, blanches et brodées, comme un reste des coiffures du xv^e siècle ; une jupe brune ; la taille d'un seul bloc, non amincie aux hanches, comme dans les statues du XIII^e siècle ; un petit châle violet, dont la couleur s'harmonise avec le reste ; des bas noirs. La figure est un peu courte, mais les yeux gris ont un tel charme de candeur profonde ! Ce n'est pas la simple candeur allemande et anglaise ; la femme n'est pas haute, fraîche, riche en couleurs, pétrie de lait ; au contraire elle est petite, les bras et le cou sont trop maigres. Certainement les héroïnes si pures de l'ancienne chevalerie bretonne, l'amour mystique des romans du Saint-Graal, Percival, Élane, Yolande, Gérard, viennent de là. Renan a bien parlé de cette sensibilité délicate et souffrante des races celtiques.

Par compensation, le soldat qui me mène à la caserne me dit que nul pays n'a les mœurs plus faciles. « Le jour, elles ne vous regardent pas, mais le soir il n'y a qu'à parler. » De même la fin des romans bretons et toute la Bretagne du Moyen Âge : « Tel prêtre avait dix femmes et même davantage. » – De plus, six ivrognes dormaient à même les marches de l'église. Ils boivent quatre litres de cidre, puis de l'eau-de-vie. – En outre, saleté, puanteur, pauvreté de tous les quartiers extérieurs ; c'est depuis six ans seulement qu'on y bâtit des maisons propres. Plusieurs endroits m'ont rappelé la juiverie de

Francfort. Tout est sale ici, même l'hôtel qui est le premier de la ville et fort cher. La cour est commune avec un autre hôtel où aboutissent les messageries ; tapage, mendiants, etc. Celui-ci est un reste de vieil hôtel bourgeois avec de hautes chambres, de vieux meubles achetés aux ventes, des papiers déchirés et partout les mauvaises odeurs. Quelle différence avec Douai !

Le lycée avait sept cents élèves. L'évêque a fondé un collège religieux ; du jour au lendemain la moitié des élèves ont quitté ; aujourd'hui le lycée languit.

MUSÉE

Les tableaux viennent : 1° d'une collection particulière du marquis de..., propriété nationale transportée ici pendant la Révolution ; 2° d'un déversement des musées de Paris ; on sait qu'en 1804 le Louvre, trop plein, envoya des tableaux aux musées de province.

Le bâtiment est le palais des facultés. – Musée de conchyliologie, plâtres, divers tableaux et croûtes de divers âges, déposés çà et là. Il y a un tableau donné par l'Empereur : *La pauvre femme déposant son enfant au tour*, acheté à l'Exposition de 1858. Tout cela est propre, neuf, artificiel comme une dent osanore. C'est l'idée qui m'est revenue partout ; la caserne, la magistrature, l'université, rien n'a de racines propres, tout est implanté. – Par exemple, point de peintres à Rennes ; il n'y a que des professeurs de dessin et quelques amateurs. Cela frappe beaucoup quand on voit tel édifice neuf, surgi récemment, emphatique ou en désaccord avec le voisinage. Par un contrecoup ministériel, on a voté des fonds à Paris ; on a envoyé un architecte de Paris ; il a fait sa petite affaire et la ville compte un monument de plus.

D'autre part, il y a du bon. Tous les imbéciles, paysans, petits bourgeois, reçoivent les fonctionnaires comme les Hindous reçoivent les *civilians* de la Compagnie anglaise. Sans cela, ils n'auraient pas de routes, ni de justice, ni d'écoles.

Je montais au musée après mes examens. Cela me nettoyait

l'âme. Il n'est pas mauvais de faire un métier pour comprendre ce qu'est un métier, et, partant, ce qu'il y a dans la tête de la plupart des hommes. Mais il ne faut pas le faire trop longtemps.

Deux Wynants et un certain nombre de Hollandais. Chaque année, je les aime mieux ; ils ont peint un état normal et, de plus, idéal : le contentement, le bien-être calme ; aujourd'hui les peintres sentent la vie violente, ou étrange ou poétique de la nature, mais leurs paysans ne sont que des études physiologiques. L'avenir est en tout art à celui qui choisit ou rencontre des sujets que toutes les générations aimeront ; le bonheur en est un, mais non la maladie nerveuse et la curiosité psychologique. Il m'a fallu vieillir pour sentir la beauté du bonheur. Autrefois cela ne me touchait pas ou me paraissait fade. – Wynants est une âme délicate, un peu mélancolique, mais charmante ; ses teintes sont douces ou plutôt adoucies : il a des bouleaux blanchâtres gracieusement penchés, partout des arbres demi-tordus, des eaux dormantes qui luisent, des feuillages légers qui se colorent de la rousseur du soir, des nuages de duvet qui montent insensiblement, étaguant leurs rondeurs satinées ou grisâtres, des terrains fauves, des lointains pâles dont les teintes se fondent, une sorte de tiédeur moite qui s'exhale dans l'air, une pacifique langueur qui vient envelopper et caresser toutes choses.

Pour juger les paysages, toute la question gît dans le plus ou moins d'eau que contient l'air. Mon tempérament a besoin de plus d'eau que n'en demande un Romain ou un Grec. Au bout d'un temps, en face de la littérature ou de l'art des pays méridionaux, mes sens sont blessés ; il me faut une légère couche d'humidité imperceptible qui adoucisse la brûlure de leur âpre soleil.

Marché aux chevaux de Wouwermans. – Le grand espace bien ouvert du ciel et de l'air est rempli par une brume fine

imprégnée de soleil ; et les bons et braves chevaux aux robes brunes ou blanches dressent leurs têtes ou font reluire leurs corps bien nourris. — Tous les seigneurs ont des vêtements de velours ou de soie jaune clair, feuille-morte, à rubans, à galons, à nœuds de satin, avec de grandes bottes évasées, quelque chose de magnifique et de décoratif. Chapeaux à larges bords, épées, perruques, manchettes de dentelles. Air un peu lourd ; les femmes, dans leurs jupes de satin blanc, sont empesées. Mais comme c'est là la fin de la chevalerie et la grande vie seigneuriale que peignent les Mémoires de Bostaquet ! Quelle parade que cette vie ! Quel bonheur simple dans cette absence d'idées et de raffinements ! On voit, dans Dumont de Bostaquet, que c'était assez pour être heureux de festiner et de parader, de chasser, mener grand train, faire figure.

Van Herp. *Vierge au chardonneret*. — C'est un élève de Rubens. Charmante jeune fille un peu mignarde, aux doigts allongés, mais foncièrement bonne — un tel amour dans ces douces teintes fondues des cheveux et des épaules ! Le bébé rond et rose comme une fleur a des lèvres de cerises et ne pense qu'à téter. Il a ce regard sérieux des enfants ; il est encore si petit, il a si peu de cheveux ; le bout de sein lâche une goutte de lait et la bouche est si bien faite pour ce bout de sein !

Évidemment, le principe de cette peinture est autre que chez nous. Ils peignaient pour faire plaisir à tel riche bourgeois tranquille, qui vivait agréablement et ornait sa maison. Nous peignons pour avoir la croix à l'Exposition, pour faire du bruit, pour piquer la curiosité, raviver le goût affadi de quelques Parisiens ou cosmopolites, liseurs de journaux, critiques, coureurs de filles.

Van der Neer. *Clair de lune*. — Cela est incroyable d'effet ; c'est toujours son grand fleuve à rives basses, avec un vieux

saule cassé sur le devant et deux pêcheurs, puis, dans l'ombre, une quantité de barques effacées, noyées, et l'immense humidité qui sort de la terre et rejoint le ciel. L'effet extraordinaire, c'est le regorgement de brouillard ; il s'en exhale du fleuve et de la terre, les brumes se gonflent, s'étendent et s'enroulent, voguant insensiblement sur la vapeur universelle, au-dessus de l'eau leur mère, qui en enfante et en enfante encore et en soulèvera toujours. L'immense nuit noirissante qui à l'infini enveloppe la terre, appelle et confond leurs troupeaux : toutes les formes nagent et disparaissent dans leur épaisseur vague, noirâtre et bleuâtre comme la profonde eau vaseuse des canaux dormants. – Remarquez la différence avec les paysages contemporains de l'autre salle : Chaigneau, Anastasi, Penguilly, Blin, etc. L'ancienne peinture saisit le fond de la réalité et veut en jouir ; l'artiste moderne saisit l'accident frappant, la caractéristique différente et veut faire effet. – Ainsi le *Paysage hollandais* d'Anastasi est très vrai, par le ton bleu verdâtre désagréable des herbes et l'étrange ciel noir-bleu fondant. Cela frappe par contraste avec notre paysage français. – Mais il n'a pas aimé la Hollande, et l'essentiel, le durable, l'acceptable que découvre l'amour, lui a échappé.

Deux Crayer. *Résurrection de Lazare* (signé et daté 1664). – Il y a là une recherche presque vénitienne, de délicieuses fontes et douceurs de la couleur, des évanouissements de lumière rose, des tons de chair se perdant dans d'autres ou dans l'ombre, des affleurements de soleil dans des cheveux d'un roux doré, dans des voiles aériens de dentelles mignonnes. Voyez la sœur de Lazare tendant ses belles mains potelées, avec son ample cou satiné sous son riche menton et ses joues vermillonnantes, sa jupe de satin bleu intense, luisant sous sa chape d'or damasquiné ; quelle maîtresse bonne et savoureusement complaisante ! Rien ne surpasse les Flamands, sauf les Vénitiens. – Ce tableau est bien plus

fondu, d'une couleur plus voluptueuse que le *Christ en croix*, et semble d'un Flamand amateur des Vénitiens. C'est réel et pourtant idéalisé. – Crayer a moins de gloire parce qu'il est resté dans une sorte de mesure : Rubens l'a étouffé. – Comme il est loin, dans le *Christ en croix*, de l'angoisse moderne et du raffinement psychologique.

Jordaens. *Christ en croix*. – Admirablement fini et expressif. Tout est immobile : le Christ a les yeux ouverts et sent silencieusement l'amertume de la mort. Belles chairs lumineuses sur un fond sombre. La beauté extrême vient de cette splendeur des chairs éclatantes sur le ciel noir, et de ces profondes expressions vraies, de ces types pris sur le vif. – Je l'ai vu, ce grand homme, à Mayence, à La Haye, à Anvers ; nous ne le connaissons pas à Paris, nous n'avons qu'une de ses gaudrioles.

Mais ce qui est absolument sublime, c'est un tableau hollandais, *Le Nouveau-Né*, attribué à Le Nain : deux femmes regardant un petit enfant de huit jours, endormi. Tout ce que la physiologie peut dire sur les commencements de l'homme est là ! Rien ne peut exprimer ce profond sommeil absorbant, comme celui dont il dormait, le pauvre, huit jours auparavant dans le ventre de sa mère ; le front sans cheveux, les yeux sans cils, la lèvre inférieure rabaissée, le nez et la bouche ouverts, simples trous pour respirer l'air, la peau unie, luisante, que l'air a touchée encore à peine, tout l'engloutissement primitif dans la vie végétative. La lèvre supérieure est retroussée ; il est tout entier à respirer. Le petit corps est collé et serré dans ses langes blancs raides comme dans une gaine de momie. Impossible de rendre mieux la profonde torpeur primitive, l'âme encore ensevelie. Le tout est relevé par l'air borné de la mère, par la simplicité et la rudesse du

rouge intense de son vêtement qui jette un chaud reflet sur ce petit bloc de chair ronde.

Les faits qui accroissent l'impression d'immobilité, de simple chair vivante, sont : le petit nez retroussé, petite boule de chair, rouge de l'afflux du sang, la peau si mince qu'elle semble absente. – Le front absolument lisse, sans l'apparence d'un pli ou d'une ride, gras, luisant, bombé, la chair recouvrant tout ; la surface également lisse pour tout le visage, toute couverte végétativement de chair ; la mollesse de cette chair où le simple attouchement d'un doigt ferait une fossette ; il n'y a que la plénitude de la vitalité naissante qui puisse gonfler et soutenir une pulpe si ployante, et si imprégnée d'humidité. – La minceur de la fente légèrement obscure qui marque la fermeture des paupières ; les cils blonds sont imperceptibles et à peine nés. – Le rose empourpré, lymphatique et sanguin, gras et presque fluitant de toute la face, sur le blanc cru et le grand pli du linge qui l'enveloppe tout entier. – Enfin l'aspect tout flamand, le visage de brebis pacifique de la jeune mère ; le calme de génisse flamande de la femme d'âge moyen qui tient une lumière.

L'impression dominante est partout ici que le vrai peintre est un simple faiseur de corps. Le sujet n'est rien ; comment l'artiste a-t-il saisi, de quelles prises, avec quelle profondeur a-t-il compris la réalité physique colorée et vivante ? Plus un homme est peintre, plus il est incessamment et éternellement occupé de faire vrai. – Ainsi une *Femme adultère*, par Loth, est une admirable scène flamande réelle ; la riche femme sensuelle en corsage incarnat noirâtre et draperie jaune, avec les seins un peu mous, les yeux rougis et l'air boudeur, bête, parmi toutes les figures bourgeoisement et joyeusement narquoises qui l'entourent, est une étude du tempérament flamand, lymphatico-sanguin. Les larmes font sur ces yeux-là un autre effet que sur les nôtres. – Cela est encore plus sensible dans le *Christ en croix* de Jordaens qui est au-dessous.

Comme la *Madeleine* de Philippe de Champaigne, une dame bien élevée de psychologue, est sèche et froide ! Un peintre est avant tout un connaisseur de tempérament.

Véronèse. *Andromède et Persée*. – Andromède, le corps nu, est debout, un genou ployé, inquiète, noyée d'ombres grisâtres ; le bout du pied et du genou est rosé par la lumière, une draperie rouge dénouée tombe autour d'elle. C'est la volupté même, la belle volupté point vile ; comme ils ont eu raison de paresser deux ou trois siècles, avec de la musique et de pareilles femmes. Impossible de voir une plus mignonne oreille, de plus beaux cheveux follets sous des torsades de perles, une chair si ployante au doigt dans des contours si purs. Persée, renversé, nage dans un grand ciel clair ; au fond, au-delà des flots, une ville grisâtre avec un pont et des tours comme Venise. Beaux lointains, et quel hardi mouvement étrange du guerrier rayonnant dans son costume violacé, jaune, tout lustré par la lumière !

Ce qui complète ce type, c'est un *Massacre des Innocents* : violence des renversements, variété des poses ; cela est bien autrement fécond et agité que Raphaël. C'est un autre monde où la beauté est moelleuse, non pas déformée et avec la laideur réelle comme en Flandre, mais ample et toute tournée au plaisir : admirables gorges rondes et pleines, épaules demi-fermes ; les cheveux un peu retroussés, le nez écourté légèrement, l'oreille jolie, les yeux provocants indiquent l'emploi de ces beaux corps.

Abraham Bosse (xvii^e siècle). Un *Ballet sous Louis XIII*. – On sent dans le costume un reste de la parade du Matamore et de la rudesse du cavalier des guerres civiles. – Cette rudesse apparaît en plein dans un *Bal à la cour des Valois*. Les cavaliers empoignent la femme à plein corps pour la faire sauter,

comme dans les bourrées de village. Assis, ils la mettent entre leurs jambes et entourent sa taille de leurs bras. Toutes les figures d'hommes sont celles de gaillards actifs, bornés. L'un, vu de dos, tournant la tête de profil, est barbu, moustachu, légèrement rougeaud ; l'autre, tout en soie blanche et fraise énorme avec perles aux oreilles et figure en pointe à la Henri III, est un raffiné assassin, gaillard et cruel comme Coconas ; ils sont découplés comme des lévriers, et le costume aide à l'effet : tout collant, il montre les formes, fait saillir les muscles et sentir la force et l'agilité du corps ; il est excellent pour sauter, lutter, se fendre à l'escrime ; le pourpoint épais, passémenté, est une sorte de cuirasse. Le manteau indique le cavalier qui fait des traites à cheval ; de même le chapeau à plumes et à larges bords. Quelques-uns ont un chapeau de haute forme à bords étroits, mais empanaché d'aigrettes superposées et rayées d'or. Ce costume à couleurs vives opposées donne à l'instant l'idée de la gaillardise brutale et de la parade habituelle ; les femmes, engoncées d'énormes robes et de manches cylindriques, ont la même tête bornée. Pour danser, elles doivent sauter par force des reins et des jarrets ; elles sont maniées de même. Absolument les contemporains de Brantôme : c'est un bastringue de gens énergiques, bas et sensuels.

Contraste très sensible et instructif dans Mytens (1636-1688) : *Fête donnée à Marie de Gonzague* qui va rejoindre son nouveau mari, le roi de Pologne. C'est charmant de finesse et de simplicité ; on voit déjà la dignité et la décence des cérémonies, avec le calme de la vie hollandaise. Quel simple et noble costume ! C'est l'aurore de Louis XIV.

Bibliothèque de Rennes. – J'ai parcouru diverses Vies de saints, contes et poèmes populaires, recueillis par Hersent

de la Villemarqué ; – et *Mœurs de Bretagne* (recueils de 1794, continués par Souvestre).

Dans la vie d'un saint breton, voici un trait qui marque bien la férocité féodale, le despotisme de l'homme fort et seul, soumis à son seul caprice. Un seigneur a vu une belle fille, veut l'épouser. Le père, autre châtelain, la lui refuse, alléguant qu'il tue toutes ses femmes quand il les voit devenir grosses ; le saint devient intermédiaire, reçoit du seigneur la promesse qu'il traitera bien la jeune fille. Le mariage se fait ; il l'aime passionnément. Elle devient grosse, il commence à gronder, à lui jeter de mauvais regards. Elle s'inquiète, s'enfuit à cheval pour faire ses couches chez son père. Le mari devient furieux, la poursuit ; elle se cache dans les buissons, il arrive sur elle comme un loup sur une biche, lui tranche la tête. Le saint, survenant, recolle la tête, lui dit de ressusciter ; elle ressuscite, dit qu'elle était dans le ciel, mais qu'à son ordre elle est revenue dans son corps. Elle fait ses couches chez son père, puis devient nonne pour le reste de ses jours : son fils est saint Travers.

Les mœurs ici sont restées bien primitives. Des familles bretonnes vont à la ville une fois par semaine, entrent dans un cabaret, boivent tout le jour ; tous sont ivres morts. Un d'eux, avec qui on a fait prix et conditions pour qu'il reste à peu près sobre, les charge sur la charrette et les ramène au logis.

Fête de noces décrite par Souvestre : cinq cents personnes à table ; chacune a un verre, une assiette, une cuillère de bois. Ils mangent trois à quatre heures de suite, à la hâte, des deux mains, jusqu'à en crever, s'empiffrant et avalant toujours, rouges, gonflés, comme des loups en frairie, puis fument et dansent. – De même des Arabes se jetant sur un mouton après un long jeûne.